

Introduction

L'analyse du discours en Allemagne et en France

Croisements nationaux et limites disciplinaires

Johannes Angermüller

Université de Magdeburg

johannes.angermueller@GSE-W.Uni-Magdeburg.De

Si l'analyse du discours est un champ aux contours flous, la plupart de ses praticiens conviennent de définir le discours comme espace où se déploie l'usage des signes, mots et textes dans un contexte. La tâche de l'analyse du discours est alors d'examiner les règles sous-jacentes qui organisent la production, la circulation et l'utilisation des signes, de préférence en vue de leurs inscriptions sociales et historiques. Dans cette perspective, les signes ne sont pas dotés d'un sens fixe; leur sens varie selon les contextes dans lesquels ils sont utilisés. Si le sens des signes change d'un contexte à l'autre, cela n'est pas moins vrai pour le mot « discours » lui-même. Effectivement, l'exemple de « l'analyse du discours », dont l'étiquette est revendiquée par des chercheurs d'une pluralité de disciplines venant de contextes nationaux divers, rappelle l'hétérogénéité de ce champ qui réunit des approches et pratiques souvent fort différentes, voire opposées.

Intitulé « L'analyse du discours dans les sciences sociales en Allemagne », ce numéro veut rendre accessible aux lecteurs francophones quelques tendances majeures qui se sont développées en Allemagne depuis quelques années autour de la problématique du *Diskurs*. Que pour un sociologue allemand le discours ne désigne pas forcément le même objet que pour un linguiste français, un ethnométhodologue

nord-américain ou un sémiologue russe, cela paraît évident. Pourtant, étant donné l'existence de nombreux recoupements et contacts, ces traditions n'ont jamais existé et n'existent pas comme entités à part. Que serait devenue « l'analyse du discours », qui s'est établie en France à la fin des années soixante, sans le fond théorique allemand qui inclut Marx, Freud ainsi qu'une tradition philosophique, celle des trois « H » : Hegel, Husserl, Heidegger, pour laquelle la réflexion sur le langage et son historicité se trouve au cœur des préoccupations. De même, le lecteur de ce numéro découvrira que, depuis quelques années, un mouvement inverse s'annonce en Allemagne avec la constitution du champ de la *Diskursanalyse* qui a émergé grâce à quelques théoriciens français des années soixante-dix, surtout de Michel Foucault.

Ce n'est pas seulement ces jeux d'influences et d'échanges, mais aussi un terrain disciplinaire hétérogène qui rend difficile la comparaison entre une analyse du discours dite « française » et une autre dite « allemande ». Effectivement, ce champ, qui se situe au carrefour des sciences du langage, des sciences sociales et de l'histoire, n'a pas de terrain disciplinaire propre. En France, les pionniers des années soixante et 70, pour la plupart venant du structuralisme linguistique, fondent l'analyse du discours en renvoyant les textes à « l'ailleurs et l'avant » ainsi qu'à leurs « conditions de production », tandis qu'un peu plus tard les historiens et les sociologues, les spécialistes de l'information et communication, se tournent vers des corpus de textes qu'ils analysent souvent avec des outils harissiens, saussuriens ou énonciatifs (voir Angermüller 2005a). En Allemagne, où les premiers linguistes découvrent la problématique du discours dans les années quatre-vingt, les sciences du langage ont moins de succès pour imposer leurs outils aux autres disciplines. Quand la sociologie, les sciences politiques, l'éducation, l'histoire ou la géographie font leur entrée dans le champ autour de 2000, elles ont souvent recours aux méthodes d'analyse « qualitatives » qui sont déjà connues et pratiquées dans leurs disciplines (Angermüller 2005b). Tout en devenant une problématique pour une panoplie de disciplines, notamment en sciences sociales, le « discours » semble s'imposer comme une notion clé des sciences humaines, aussi générale et parfois aussi floue que les notions de « culture », de « savoir » ou de « sens » par exemple.

Si on peut constater quelques développements homologues entre les deux champs d'analyse du discours en France et en Allemagne, des différences importantes persistent. Alors qu'en France les pionniers des années soixante et 70 ont réussi à faire école (notamment autour de Michel Pêcheux) en mettant en place un système de centres de recherche spécialisés, de revues (*Langage et Société, Mots, Semen...*) et de méthodes et de concepts (lexicométrie, énonciation, polyphonie...), leurs collègues allemands se sont heurtés à plus d'obstacles. Ceci s'explique peut-être par une division disciplinaire du travail qui fait que les théoriciens du langage allemands ne sont pas forcément des linguistes, mais plutôt des philosophes, notamment issus de l'herméneutique (dans la lignée de Martin Heidegger et Hans-Georg Gadamer), du courant analytique (Ludwig Wittgenstein) ou de l'École de Francfort (Karl-Otto Apel et Jürgen Habermas). Il faut aussi prendre en compte l'ambiance théorique en sciences humaines et sociales dans les années soixante-dix en Allemagne, qui ne privilégie pas la forme et la structure, mais plutôt les acteurs, leurs interactions ainsi que l'agir communicationnel – « communicationnel » équivalant ici à « discursif ». Dans la linguistique, discipline souvent proche de la linguistique textuelle ou du générativisme, ce tournant communicatif s'observe chez quelques théoriciens comme Dietrich Busse, qui, dans les années 1980, jette les bases d'une linguistique du discours en s'appuyant sur la sémantique historique et la situation de communication (1987), ou comme Konrad Ehlich, qui met l'agir discursif au centre de sa pragmatique fonctionnelle (1986). En sciences sociales, le discours sur les discours reste plus fragmenté et cloisonné parmi quelques écoles différentes. Tout au long des années quatre-vingt et 90 des conceptions du discours diverses, parfois contradictoires sont mises en avant : de l'éthique discursive de Jürgen Habermas (1981) jusqu'à l'analyse conversationnelle (Deppermann 1999) en passant par l'histoire des notions (*Begriffsgeschichte*, Koselleck 1979) et le débat féministe post-structuraliste sur le corps et sur les identités (*Feministische Studien* 1993) la gamme des notions de discours est large et hétérogène, ce qui n'a pas facilité la constitution d'un champ autour de ce terme.

Dans ce numéro, Wedl et Angermüller proposent différents panoramas du champ allemand d'analyse du discours. À partir de ces approches, on peut dégager trois axes de lecture pour appréhender

les principales différences entre l'histoire de l'analyse du discours en Allemagne et en France: premièrement, une circulation internationale importante de quelques références théoriques qui a fait de Foucault et d'autres penseurs français des vedettes théoriques (cf. Angermüller, Keller, Nonhoff, Wedl); deuxièmement, le rapprochement de l'analyse du discours en Allemagne avec la recherche « qualitative » (interprétative et reconstructive) et sa distance relative aux méthodologies quantitatives et positivistes des sciences « dures » (cf. Keller, Wedl); et troisièmement, le privilège accordé à la sémantique et au contenu aux dépens de la forme (cf. Keller, Nonhoff).

Si les discours tout faits et homogènes, prêts à la comparaison, n'existent pas, cela semble d'autant plus être le cas depuis qu'on assiste à une sorte de « globalisation » dans le domaine des sciences humaines. Au lieu de niveler les différences entre les champs, cette « globalisation » des produits scientifiques a créé une diversité d'orientations à l'intérieur des divers champs nationaux ainsi qu'entre ces champs. En Europe, au moins trois tendances majeures d'analyse du discours ont émergé qui coexistent dans la plupart des champs nationaux: une tendance anglo-saxonne, une tendance française et une tendance allemande, dont on peut trouver aujourd'hui des protagonistes dans la plupart des pays européens, notamment en Allemagne (cf. Angermüller 2007). À travers l'exemple de l'analyse du discours, on peut montrer à quel point il s'agit là d'une circulation des étiquettes plutôt que des contenus. Effectivement, si Foucault est souvent considéré par les autres Européens comme *le* représentant de l'analyse du discours « à la française », les praticiens et les spécialistes de l'analyse du discours en France, moins connus à l'échelle internationale, ont une relation ambivalente à son égard. Toujours partiel, le contact entre les champs est souvent plutôt le produit d'un échange ponctuel que d'un échange systématique et prémédité qui viserait à réduire les différences entre les champs.

Aujourd'hui, en devenant un lieu de confrontation entre ces traditions différentes, le « discours » en Allemagne semble avoir changé de connotation. Ainsi, durant les années quatre-vingt-dix, le « discours » comporte-t-il encore souvent une connotation « anglo-saxonne ». Par la notion anglo-saxonne du discours,

on peut entendre les approches qui définissent le discours comme une activité communicationnelle, comme l'usage des signes dans un contexte. En philosophie, ce sont, par exemple, les représentants du courant analytique ainsi que de l'éthique discursive dans la lignée habermasienne qui conçoivent le discours comme pratique ou agir communicationnel. En sciences sociales, ce tournant pragmatique ou pragmatiste se traduit par des courants conversationnalistes, ethnométhodologiques ou interactionnistes. Or, aujourd'hui, ces approches ne définissent plus forcément la notion du discours en sciences humaines et sociales : alors que la philosophie normative de Habermas n'est plus un paradigme intellectuel dominant depuis quelques années, ni la philosophie analytique ni les conversationnalistes n'occupent toute la scène intellectuelle. Étant donné la présence moins sensible du pôle anglo-saxon, Foucault, avec quelques penseurs français, prend une position centrale dans le champ des sciences sociales allemandes en devenant un théoricien décisif pour l'analyse du discours.

Comme Juliette Wedl le remarque dans son article, c'est la réception de Michel Foucault, qui donne une certaine cohérence à ce champ, en pleine ébullition depuis l'année 2000 environ. Pour une nouvelle génération de chercheurs, dont ce numéro présente bien sûr un éventail non exhaustif, Foucault permet de découvrir les règles et les structures d'un discours qui dépasse le contexte d'une situation où deux acteurs se retrouvent face à face. Si, depuis les années soixante-dix, Foucault avait existé comme une présence « souterraine », aux marges du discours académique, des pionniers de l'analyse du discours avaient longtemps puisé dans l'œuvre foucauldienne. Ainsi, l'analyse critique du discours, telle que la conçoit le linguiste Siegfried Jäger (2007), directeur de l'Institut de la recherche linguistique et sociologique à Duisburg (DISS), vise-t-elle à rendre compte des inégalités sociales et des idéologies cachées dans le texte. Tout comme son collègue Jürgen Link (Bochum), Jäger s'inspire du modèle de Foucault, qui est considéré comme un théoricien des institutions et des appareils discursifs. Proches des sciences sociales, ces deux germanistes étudient l'économie symbolique d'une société. Ainsi, Link mobilise-t-il Foucault dans ses études sur le « normalisme » (1997) tout en utilisant la

notion d'interdiscours de Michel Pêcheux (Link 1982, voir aussi la contribution de Wedl). Nous avons repris une interview qu'ont donnée ces deux pionniers de l'analyse du discours en Allemagne à propos de la revue *KulturRRevolution. Zeitschrift für angewandte Diskurstheorie* (« Révolution Culturelle. Revue de théorie du discours appliquée »), qui traite la problématique du discours depuis un quart de siècle. Le lecteur trouvera leur petit texte, que nous avons préféré garder en version originale, à la fin de ce dossier.

Effectivement, le succès de Foucault et d'autres théoriciens français a été tel que la notion « française » du discours a pu minorer les autres approches et ainsi contribuer à l'essor qu'a pris l'analyse du discours en sciences sociales. Comme la « culture », cette conception du « discours » met l'accent sur les relations symboliques dans une société donnée. Ainsi, la première partie de ce numéro est-elle consacrée à la façon dont la discussion allemande sur le discours a été infléchie par l'arrivée de quelques théoriciens français, comme Michel Foucault, Louis Althusser et Jacques Lacan, qui sont largement connus et diffusés sur la scène intellectuelle internationale sous l'étiquette du « poststructuralisme ». Dans mon article, j'essaie de rendre compte de cette nouvelle configuration intellectuelle qui a rendu possible la réception internationale de la *French Theory* en Allemagne, un phénomène discursif en lui-même. Juliette Wedl, de surcroît, prend l'exemple de Michel Foucault afin de mettre en valeur les différentes manières dont l'œuvre du théoricien français a été reçue en sciences humaines et sociales allemandes, notamment chez Jürgen Link, Hannelore Bublitz et Rainer Diaz-Bone.

Depuis que Foucault est arrivé sur la scène allemande, il se trouve face à une tradition interprétative et herméneutique qui remonte jusqu'à la sociologie compréhensive de Max Weber, à l'herméneutique et à l'historisme du XIX^e siècle. Depuis les années soixante-dix, cette tradition a pris un nouvel élan sous les étiquettes de « sociologie de la connaissance » (*Wissenssoziologie*), de *phénoménologie sociale* et d'*herméneutique sociale*. C'est la découverte du monde vécu par l'acteur et du savoir intersubjectif partagé par les individus d'une société qui a soutenu ce tournant « qualitatif ». En se mariant avec la sociologie pragmatiste nord-américaine, la recherche qualitative, qui privilégie

les méthodes ouvertes et non-standardisées, se présente comme une alternative aux méthodologies de Karl R. Popper, qui représente les positivistes dans la « querelle de la méthode » (*Methodenstreit*) des années soixante, ou de Talcott Parsons, chef de file du structuralisme fonctionnaliste américain. Parmi les écoles majeures de la recherche qualitative en Allemagne, on trouve « l'herméneutique objective » d'Ulrich Oevermann (Oevermann *et al.* 1979), l'analyse narrative de l'interview de Fritz Schütze (Schütze 1977) ou la phénoménologie sociale telle qu'elle a été développée par Thomas Luckmann et Hans-Georg Soeffner à l'école de Constance.

Comme la plupart des analystes du discours en France, les représentants de la phénoménologie sociale allemande accentuent la dimension symbolique du social en situant le rapport entre langage et société au centre de leurs investigations sociologiques. Mais leur point de départ est différent : pour le philosophe Alfred Schütz (2004), précurseur de la sociologie de la connaissance de Peter Berger et Thomas Luckmann (1966), le sens trouve son origine dans un « flot de conscience » qui s'objective dans des gestes, des expressions et des signes. Ainsi, les signes sont-ils des objectivations intersubjectives d'un sens qui organise le monde quotidien de l'individu. À travers les signes, les individus participent à la production du sens social qui constitue un stock de savoir d'une société. De sa constitution dans la conscience d'un individu à sa répartition et à sa sédimentation par les institutions d'une société, le sens est le produit d'une activité sociale à travers lequel les individus créent des catégories sociales de compréhension. Si la phénoménologie sociale exige du sociologue de se mettre à la place de l'autre et de comprendre le sens qui anime son agir, elle privilégie les démarches qui permettent au sociologue de « plonger » dans le monde vécu dont il faut reconstruire les structures de sens. La phénoménologie sociale ne se veut pas philosophique ; empiriste jusqu'au bout, elle a contribué de façon cruciale à l'établissement de la recherche qualitative en science sociales. C'est dans l'étude des objets symboliques complexes qu'elle s'avère la plus forte.

Faisant suite à la sociologie de la connaissance, une tendance interprétative et reconstructive s'est récemment établie en analyse du discours sous l'étiquette de la « *wissenssoziologische*

Diskursanalyse » (« l'analyse du discours dans la lignée de la sociologie de la connaissance ») dont l'instigateur principal est Reiner Keller (2003). Pendant longtemps, les sociologues de la connaissance avaient considéré Foucault comme un adversaire théorique qui se passerait du sens vécu et du monde quotidien au profit de structures abstraites et totalisantes. Foucault ignorerait la perspective « d'en bas », la capacité des acteurs de comprendre et d'être compris. Étant donné cet antagonisme entre herméneutique (allemande) et structuralisme (français) qui prolongeait toute une polémique contre le « nihilisme » et « l'irresponsabilité » de « la pensée française » (Habermas 1993), le mérite de Reiner Keller et de ses collègues de l'Université d'Augsbourg (Keller *et al.* 2001; Keller *et al.* 2003) est d'avoir établi une place à Foucault dans la sociologie de la connaissance et, par là, dans l'univers de la recherche qualitative allemande. Ainsi, Keller vise-t-il à concilier l'approche foucauldienne avec les méthodes qualitatives telles qu'elles sont pratiquées par la sociologie de la connaissance. Chez Foucault, Keller découvre une théorie de la production, de l'institutionnalisation et de la diffusion du sens animant les grandes collectivités sociales; l'approche qualitative, de son côté, lui fournit des méthodes et des outils qui permettent de reconstruire les schémas d'interprétation (*Deutungsmuster*) s'exprimant dans le matériau empirique. Analyser les textes nécessite un travail interprétatif qui permet à l'analyste de comprendre l'univers de sens dont les textes sont des manifestations. En mariant la théorie foucauldienne du discours avec la pratique de recherche qualitative, Keller a effectué un travail empirique sur les discours politiques à propos des déchets ménagers en France et en Allemagne. Ainsi, dans son analyse de ces discours, Keller identifie-t-il des schémas d'interprétations différents: le discours en France serait organisé par une orientation « technocratique-administrative », tandis qu'en Allemagne on trouverait deux schémas concurrents dans le discours, un « critique » et l'autre « structurel-conservateur » (1998).

Une troisième voie, qui est plutôt opposée à la reconstruction d'un sens partagé et intersubjectif, est esquissée par Martin Nonhoff, politologue à l'Université de Brême, qui s'appuie sur la théorie des hégémonies d'Ernesto Laclau et Chantal Mouffe

(Université d'Essex, voir Laclau & Mouffe 1985). Nonhoff propose une approche discursive qui retrace la formation d'une « hégémonie », d'un ensemble d'éléments hétérogènes « articulé » par des actes politiques. À partir de quelques interventions et programmes politiques de l'après-guerre, Nonhoff étudie la façon dont la gamme des positions politiques majeures (catholiques, anti-communistes, économistes libéraux, sociaux-démocrates...) s'est groupée autour de « l'économie sociale de marché » – le programme économique du premier gouvernement allemand d'après-guerre de Konrad Adenauer (voir Nonhoff 2006). Au cours du processus hégémonique, qui réunit ces éléments hétérogènes, le signifiant qui désigne l'hégémonie naissante est en quelque sorte vidé. C'est une dialectique du particulier et de l'universel qui permet à ce signifiant dénotant l'approche ordolibérale d'Adenauer d'englober toute la gamme des positions idéologiques possibles. L'objectif de Nonhoff n'est pas seulement de montrer la logique différentielle du discours politique, mais aussi de révéler ses manques constitutifs ainsi que sa fragilité qui mine tout contrôle par un sujet autonome et souverain. Parmi les contributeurs de ce numéro, c'est donc Nonhoff qui porte une casquette « française » (ou « poststructuraliste » selon la terminologie de ma contribution, cf. Angermüller, Bunzmann & Nonhoff 2001). Ses références majeures sont Ferdinand de Saussure (théoricien de la différence), Jacques Lacan (théoricien du manque) et Louis Althusser (théoricien de l'assujettissement) – une troïka de penseurs poststructuralistes qui est passée par l'Université d'Essex avant d'arriver dans les sciences politiques allemandes.

C'est à travers un tel déplacement (et une telle décontextualisation) que de nombreux penseurs français des années soixante-dix ont été accueillis en Allemagne comme des théoriciens du discours. Par théories du discours, il faut entendre des approches qui, en prolongeant la vision saussurienne d'une sémiologie de la vie sociale, font la critique du sujet parlant et de la structure close. Dans le contexte du poststructuralisme, le discours renvoie à l'économie symbolique d'une société. Ainsi, l'importation de ces théoriciens français touche-t-elle plutôt les questions des sciences humaines et sociales, comme le rôle de l'acteur et la constitution de la société comme une structure

d'inégalité. À l'instar des sociologues de la connaissance, Nonhoff ne s'intéresse guère à l'organisation formelle des textes. N'a-t-il pas tendance à privilégier ce que veulent dire les signes, c'est-à-dire le sens qui se cache derrière les formes? Effectivement, en Allemagne porter une casquette poststructuraliste n'implique pas forcément de mettre l'accent, comme le font les analystes du discours en France, sur les formes langagières. Si la réception allemande des théories françaises du discours a mis en lumière la dimension symbolique du social, elle n'a pas toujours infléchi les pratiques d'analyse, qui restent, pour la plupart, proches des méthodologies historiques ou qualitatives. Les sciences sociales ne sont pas les seules où persiste l'orientation qualitative, qui semble également servir de modèle à quelques linguistes allemands, notamment à ceux qui sont d'orientation critique, pragmatiste ou herméneutique.

À travers cette rencontre entre traditions nationales et disciplinaires différentes, ce numéro invite à repenser le rapport entre signifié et signifiant, entre sens et forme, entre sémantique et matérialité (voir Angermüller 2006). Effectivement, un tel échange intellectuel peut reformuler des questions et des problèmes qui touchent à l'analyse du discours dans les deux pays: Quelle pourrait être la place des approches centrées sur le sens du discours en France? Et que pourraient apprendre les chercheurs qualitatifs, les phénoménologues et les poststructuralistes en Allemagne des approches insistant sur la matérialité des formes langagières?

Ce dossier a été conçu à partir d'un colloque sur l'analyse du discours en France et en Allemagne qui a eu lieu à l'Université de Paris 12 grâce à un soutien de l'Université franco-allemande, « L'analyse du discours en Allemagne et en France: Tendances actuelles en sciences du langage et en sciences sociales ». Nous remercions Dominique Maingueneau et Malika Temmar, co-organisateurs de cet événement, de nous avoir aidés avec leurs conseils et leurs critiques. Nous remercions tout particulièrement Pierre Fiala d'avoir suscité ce projet de dossier, d'en avoir suivi la réalisation scientifique et d'avoir accompagné activement l'ensemble des échanges entre la rédaction et les auteurs. Nos remerciements vont aussi à Jacques Guilhaumou de la rédaction de *Langage et Société* qui a accompagné ce projet de publication.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANGERMÜLLER J. (2005a), « 'Qualitative' Methods of Social Research in France: Reconstructing the Actor, Deconstructing the Subject », *Forum Qualitative Research*, n° 6 (3), Art. 19, <http://www.qualitative-research.net/fqs-texte/3-05/05-3-19-e.htm>.
- (2005b), « Sozialwissenschaftliche Diskursanalyse in Deutschland: zwischen Rekonstruktion und Dekonstruktion », in KELLER R. *et al.* (éds), *Die diskursive Konstruktion von Wirklichkeit*, Konstanz, UVK: 23-48.
- (2006), « L'analyse des textes à la croisée de diverses traditions méthodologiques: les approches qualitatives et quasi qualitatives », in PAILLÉ P. (éd.), *Méthodologie qualitative: Postures de recherche et variables de terrain*, Paris, Armand Colin: 225-236.
- (2007), « L'analyse du discours en Europe », in BONNAFOUS S. & TEMMAR M. (éds), *L'analyse du discours en sciences humaines*, Paris, Ophrys.
- ANGERMÜLLER J., BUNZMANN K. & NONHOFF M. (éds) (2001), *Diskursanalyse: Theorien, Methoden, Anwendungen*, Hamburg, Argument.
- BERGER P. L. & LUCKMANN T. (1966), *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Garden City, New York, Anchor Books (traduction française: *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens-Klincksieck, 1994).
- BUSSE D. (1987), *Historische Semantik. Analyse eines Programms*, Stuttgart, Klett-Cotta.
- DEPPERMAN A. (1999), *Gespräche analysieren: eine Einführung in konversationsanalytische Methoden*, Opladen, Leske & Budrich.
- EHLICH K. (1986), « Funktional-Pragmatische Kommunikationsanalyse — Ziele und Verfahren », in HARTUNG W. (éd.), *Untersuchungen zur Kommunikation — Ergebnisse und Perspektiven (Internationale Arbeitstagung in Bad Stuer, Dezember 1985)*, Berlin, Akademie: 15-40.
- FEMINISTISCHE STUDIEN (1993), « Kritik der Kategorie „Geschlecht“ (Sondernummer) », 2, n° 11.
- HABERMAS J. (1981), *Theorie kommunikativen Handelns*, Frankfurt am Main, Suhrkamp (traduction française: *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris: Fayard, 1987).

- (1993[1985]), *Der philosophische Diskurs der Moderne. Zwölf Vorlesungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp (traduction française: *Le Discours philosophique de la modernité*. Paris: Gallimard, 1988).
- JÄGER S. (2007[1993]), *Kritische Diskursanalyse. Eine Einführung*, Münster, Unrast.
- KELLER R. (1998), *Müll – Die gesellschaftliche Konstruktion des Wertvollen*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag.
- (2003), *Diskursanalyse. Eine Einführung für SozialwissenschaftlerInnen*, Opladen, Leske & Budrich.
- KELLER R. et al. (éds) (2001), *Handbuch sozialwissenschaftliche Diskursanalyse. Theorien und Methoden*, Opladen, Leske & Budrich.
- (2003), *Handbuch sozialwissenschaftliche Diskursanalyse. Forschungspraxis*, Opladen, Leske & Budrich.
- KOSELLECK R. (1979), « Begriffsgeschichte und Sozialgeschichte », in KOSELLECK R. (éd.), *Historische Semantik und Begriffsgeschichte*, Stuttgart, Klett: 19-36.
- LACLAU E. & MOUFFE C. (1985), *Hegemony and Socialist Strategy. Towards a Radical Democratic Politics*, London, New York, Verso.
- LINK J. (1982), « Kollektivsymbole und Mediendiskurse », *KultuRRévolution*, n° 1: 6-21.
- (1997), *Versuch über den Normalismus. Wie Normalität produziert wird*, Opladen, Westdeutscher Verlag.
- NONHOFF M. (2006), *Politischer Diskurs und Hegemonie. Das Projekt „Soziale Marktwirtschaft“*, Bielefeld, Transcript.
- OEVERMANN U. et al. (1979), « Die Methodologie einer ‚objektiven Hermeneutik‘ und ihre allgemeine forschungslogische Bedeutung in den Sozialwissenschaften », in SOEFFNER H.-G. (éd.), *Interpretative Verfahren in den Sozial- und Textwissenschaften*, Stuttgart, Metzler: 352-434.
- SCHÜTZ A. (2004[1932]), *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie. Alfred-Schütz-Werkausgabe. Band 2*, Konstanz, UVK (traduction anglaise: *The phenomenology of the social world*. Evanston, IL, Northwestern University Press).
- (1977), *Die Technik des narrativen Interviews in Interaktionsfeldstudien, dargestellt an einem Projekt zur Erforschung von kommunalen Machtstrukturen*, Bielefeld.